

# INTRODUCTION

## LES NŒUDS DE L'HISTOIRE

### À L'AUNE DE L'AFRIQUE <sup>1</sup>

*Odile Goerg*

*Imite le moins possible les hommes  
dans leur énigmatique maladie  
de faire des nœuds.*

René Char, 1950 <sup>2</sup>

Cette invite de René Char nous met en garde : les « nœuds » sont partout dès qu'il y a société humaine. Ils peuvent revêtir des habits variés : linguistiques, mémoriels, historiques, voire psychologiques ou psychanalytiques. À n'en pas douter, voilà un mot fourre-tout, un terme polysémique que l'on peut décliner à l'envi, une métaphore que l'on

- 
1. Mes remerciements vont à Jean-Baptiste Lanne qui a suggéré la lecture de René Char et accompagné la réalisation de cet ouvrage, à divers chercheurs et chercheuses avec lesquels j'ai dialogué, trop nombreux pour les citer sans risquer d'en oublier certains, mais aussi à l'évaluateur (l'évaluatrice ?) anonyme de cet ouvrage dont les remarques critiques ont permis d'approfondir ce travail de réflexion collective.
  2. Extrait du poème de René Char (1907-1988) « Rougeur des matinaux », XXI, p. 108, *Les Matinaux*, Paris, Gallimard, 1950.

peut diversement filer tant elle se démultiplie aisément : nouer, dénouer ou renouer <sup>3</sup>, lier, rassembler ou démêler, serrer ou trancher le nœud (gordien)... Par sa force, le nœud peut faire obstacle à tout récit partagé, mais il peut aussi, de ce fait même, tenir ensemble des éléments disparates, voire centripètes, et donc renforcer. Le fondement tout matériel de cette image contribue à son succès : « L'aphorisme résume quelque chose tout en permettant d'autres développements. Comme un nœud : il pourrait être fait dans d'autres sens, n'empêche que, quand il est fait, le soulier tient » (Jean-Luc Godard) <sup>4</sup>.

Le concept de nœud a de toute évidence une portée heuristique tant son usage est fécond et fréquent. Nœud qui lie, nœud qui bloque, soit deux versants, l'un rassembleur, l'autre emprisonnant, et tous les entre-deux nœuds qui rapprochent, qui resserrent ou enserrant... *Les Nœuds de l'histoire* souhaitent explorer cette problématique à l'aune de l'Afrique, continent qui n'en a nullement l'exclusivité, mais qui en présente des formes singulières et à propos duquel la question peut être posée et repoussée avec profit <sup>5</sup>. Les nœuds sont en effet partout et se présentent sous des atours variés, porteurs de nuances ou d'accents différents que l'on peut décliner ainsi : nœuds de l'histoire, expression adoptée ici et volontairement ouverte ; nœud en histoire, pour faire ressortir la discipline à partir de laquelle on questionne, mais sans exclusivité ; mais aussi nœud d'histoire, voire d'histoires, « où s'entremêlent [...] les brins que sont les circulations d'acteurs et d'actrices (individus, groupes, sociétés), de matérialités (matières, objets, techniques), d'idées (savoir-faire, conceptions, croyances, goût, récits) » <sup>6</sup>. L'optique adoptée met l'accent sur l'approche historienne, sans oublier pour autant la complexité sémantique du terme

---

3. Il est intéressant de noter que tel est le sous-titre de l'ouvrage coordonné par François-Xavier Fauvelle et Anne Lafont, *L'Afrique et le monde : histoires renouvelées*, 2022. C'est aussi un terme qu'emploient Alexandre Girard-Muscagorry et Marian Nur Goni comme titre à leur introduction : « Patrimoines africains : dénaturiser les objets, dénouer le politique », 2022, p. 5.

4. *Jean-Luc Godard par Jean-Luc Godard*, 1968, cité par Antoine de Baecque (*Le Monde*, 16 septembre 2022, « Les leçons de Godard »).

5. Cet ouvrage reprend certaines contributions de la journée d'étude organisée, avec Didier Nativel, que je remercie ici de son soutien, le 14 mars 2019, intitulée « Les nœuds de l'histoire : obstacles ou points d'appui ? Ou comment transgresser, dénouer, mais aussi prendre appui sur ce qui "ne passe pas" » (CESSMA, Université Paris-Cité) [cessma.org/IE-Les-noeuds-de-l-histoire-obstacle-ou-points-d-appui-1186](https://cessma.org/IE-Les-noeuds-de-l-histoire-obstacle-ou-points-d-appui-1186) (consulté le 20/09/2022). Elle était organisée en quatre temps : 1) Des usages, ou non, de l'histoire. 2) Ce que commémorer v/peut dire. 3) Échos et silences, projections et variations. 4) Les héros comme nœuds.

6. Fauvelle et Lafont, 2022, p. 12.

et les ouvertures implicites ou explicites vers d'autres disciplines, notamment vers la littérature ou l'anthropologie, voire les sciences politiques ou juridiques, ici représentées selon les auteurs et autrices des contributions. Les frontières disciplinaires sont intrinsèquement floues et les approches forcément pluridisciplinaires dans leur esprit, même si les perspectives adoptées, à l'instar du titre du recueil, privilégient l'histoire, discipline se situant foncièrement à la croisée d'interrogations multiples.

La relative jeunesse de l'écriture d'une histoire de l'Afrique selon les critères méthodologiques universitaires occidentaux, privilégiant notamment des sources soumises au regard critique d'autrui via la notion de preuve, la formulation éventuelle d'un récit officiel formulé par des instances étatiques, l'érection de symboles par des groupes spécifiques en recherche de légitimité ou d'ancêtres volontiers prestigieux ou héroïques... tous ces éléments constituent le vaste contexte de la réflexion sur les nœuds d'histoire. Ils interviennent alors que le moment historiographique et épistémologique valorise la déconstruction tous azimuts, la contestation des romans nationaux, le questionnement de la notion même de « fait historique », le décentrement des regards, la mise en valeur de multiples régimes d'historicité et, plus spécifiquement pour le continent étudié, les débats autour de la « bibliothèque coloniale » et de la perpétuation de concepts eurocentrés <sup>7</sup>. Parallèlement s'imposent d'autres modes de rapport au passé par le biais de commémorations, de rencontres associatives, de monuments... La remise en cause de l'appropriation des discours par des groupes dominants, cautionnés officiellement ou non, universitaires ou non, ainsi que l'émergence et le foisonnement d'autres formes de narration du passé posent ouvertement la question du statut de ce qui peut constituer « nœuds ». S'emparer de cette question permet d'œuvrer, peut-être, à leur compréhension dans un premier temps puis à leur dépassement éventuel ou leur insertion dans la trame historique. Mais les nœuds ont-ils forcément vocation à être dénoués ou, plus sûrement, ne visent-ils pas à contribuer à interpeller et à questionner, donc à faire avancer ? Cette question ouverte court au fil des pages.

Des nœuds de l'histoire aux interrogations mémorielles, la frontière est également floue. Certaines contributions penchent ouvertement du côté des mémoires... mais en les envisageant comme porteuses ou génératrices de tensions et donc créatrices de nœuds. Qui sélectionne les événements dignes d'être retenus, discutés, voire d'être érigés en repères d'une histoire nationale et de mémoires officielles ou communautaires ? Des

---

7. Diawara, Diouf et Ouédraogo, 2022.

monuments, des musées ou des festivités peuvent ponctuer l'espace et le temps pour les concrétiser et les imposer visuellement. L'absence d'autres mémoires ou de figures alternatives surprend ceux qui œuvrent à proposer d'autres regards et perspectives. Les vides, les dénis et les silences pèsent. Comment cerner les contours du dicible, mais aussi l'audible ? Comment traite-t-on les éléments volontairement ou inconsciemment oblitérés, qui font barrage ou écran, marginalisent ou effacent des pans du passé <sup>8</sup> ? Quel rôle stimulant jouent-ils à l'inverse <sup>9</sup> ? Les réflexions proposées ici ne s'offrent pas toutefois comme de nouvelles contributions aux « lieux de mémoire », chantier initié il y a plus de quatre décennies par Pierre Nora <sup>10</sup>, largement labouré depuis, réactualisé et délocalisé <sup>11</sup>. Il ne s'agit pas de les reprendre sous l'angle de potentiels *nœuds de mémoire* <sup>12</sup>, avec lesquels ils partagent un point commun, l'impossibilité, mais aussi le refus de proposer un modèle unique : « *No singular model of "nœuds de mémoire" emerges from this volume—nor was it intended* » <sup>13</sup>. Il en va de même pour les nœuds d'histoire tels que conçus ici, c'est-à-dire de manière ouverte tant ils peuvent se décliner diversement. Si l'on reprend la suggestion d'Elara Bertho d'entendre le « nœud » comme un palimpseste, c'est-à-dire comme un support sans cesse reconfiguré de la mémoire, on voit bien à quel point tout est intimement lié. À travers la notion de « nœuds d'histoire », il est toutefois question de mettre l'accent sur les réticences, voire les refus, d'interroger tel ou tel objet historique ou de discuter telle approche analytique, ce qui cristallise les tensions et empêche d'envisager, parallèlement, d'autres possibles. Comment les points de blocage, les obstacles sont retravaillés, autant par les historiens institutionnels que par d'autres tenants de l'histoire, d'autres narrateurs ou narratrices ? Et nous voilà bien sur le terrain des relations entre histoire et mémoire, entre passé révolu et présent dans lequel il se rejoue. On peut convoquer ici un fondateur, Marc Bloch : « L'ignorance du passé ne se

---

8. L'interdiction de l'association Mémorial en 2021 et la chape de plomb retombée sur le passé de la Russie en est un vif exemple. Les études à ce sujet sont très nombreuses. Voir la brève synthèse de Werth, 2022.

9. Beucher, 2018.

10. Nora (éd), 1984-1992. Traduit en de nombreuses langues, le concept-titre de l'ouvrage a fait des émules.

11. Chrétien et Triaud, 1999 ; voir l'introduction de Jean-Louis Triaud, « Lieux de mémoire et passés composés », et celle d'Henri Moniot, « Faire du Nora sous les tropiques ? ». Ma contribution à cet ouvrage porte sur « le site du palais du gouverneur à Conakry : pouvoirs, symboles et mutations de sens », p. 389-404.

12. Rothberg, 2010 dont introduction, p. 3-12. De Jong et Rowlands (2007) s'interrogent sur les débats, voire les combats ouverts, qui entourent le sens du passé oscillant entre les visées étatiques, souvent appuyées sur des soutiens extérieurs, concrétisées par des festivités ou des monuments, et des mémoires plus troubles, troublées et troublantes à la fois, émanant de divers acteurs à l'ancrage local.

13. Rothberg, 2010, p. 12.

borne pas à nuire à la connaissance du présent, elle compromet, dans le présent, l'action même <sup>14</sup>. »

L'expression d'un « passé qui ne passe pas » <sup>15</sup>, de ces verrous ou silences sur lesquels on bute, ou l'image du nœud comme point de blocage, mais aussi d'appui, de lien, de marchepied à partir duquel observer et penser le passé permettent d'interroger la relation aux événements du passé et d'en cerner l'impact, voire d'en discerner la portée invisible et d'entendre les échos assourdis, occultés ou étouffés des événements, qui reprennent sens quand on les observe d'un autre point de vue <sup>16</sup>. En effet, dans toutes les sociétés humaines, certains éléments historiques (dates, moments, événements, phénomènes, lieux, figures) constituent comme des nœuds dans l'appréhension du passé, des points de concentration ou de convergence de questionnements laissés paradoxalement à la fois irrésolus, donc ouverts, et bloqués. Ils s'érigent en obstacles ou paravents, voire en remparts, derrière lesquels s'abriter ou sur lesquels bute la mémoire, mais aussi la recherche historique. Ils expriment aussi des statuts et positionnement social différents dans le passé, œuvrant souvent inconsciemment, et qui pèsent sur le présent ou dans le présent et influencent, voire contaminent, la perception du passé. Leur poids compromet le socle à partir duquel un récit historique, polymorphe, pourrait se dérouler et se déployer. Ils font barrage parfois. Paradoxalement pourtant, leur solidité peut également constituer des points de force qui aident à tenir ensemble, des lieux d'ancrage sur lesquels s'appuyer. L'analyse de leur dépassement, voire de leur transgression, mais aussi de leur rôle de ciment suscite une réflexion renouvelée qu'un regard comparatif dans le temps et dans l'espace enrichit.

Alors que les récits coloniaux sur l'Afrique sont déconstruits, qu'est questionnée la notion de « commun » historique et patrimonial, que s'amplifient des regards émiques sur le passé, les objets historiques étudiés à travers les huit chapitres postulent une analyse à partir du continent lui-même. À l'échelle de l'Afrique, certaines figures ou événements-nœuds s'imposent, parmi bien d'autres qui ont tous vocation à être les supports de questionnements : le commerce international et interne des esclaves et ses répercussions contemporaines <sup>17</sup> ; les personnalités coloniales et leur

---

14. Bloch, 1974 [1949].

15. Conan et Rouso, 1994.

16. Cette double dimension est notée par Benoît de L'Estoile : « L'image de "nouer" invite à penser un objet de musée en tant qu'il est un nœud de relations qui se tissent à travers l'histoire. L'idée de "lien" me semble intéressante de par sa polysémie : un lien, c'est ce qui attache, ce qui emprisonne ; c'est aussi ce qui rattache, ce qui relie », cité dans Girard-Muscagorry et Nur Goni, 2022, p. 14.

17. Intervention orale de Gaetano Ciarcia sur « Commémorer par chronotopes le passé de la traite négrière transatlantique », lors de la journée d'étude de 2019.

statuaire <sup>18</sup> ; le massacre de Thiaroye en décembre 1944 et ses échos au Sénégal et au-delà <sup>19</sup> ; la sanglante répression de 1947 à Madagascar <sup>20</sup> ; le NON de la Guinée lors du référendum de septembre 1958 ; les avatars de l'Union des populations du Cameroun (UPC) <sup>21</sup> ; le processus des décolonisations et les figures masculines des leaders de l'indépendance, de Patrice Lumumba à Kwamé Nkrumah, de Ruben Um Nyobe à Thomas Sankara <sup>22</sup>...

L'amnésie au cœur des commémorations officielles, les contraintes académiques, la difficulté à faire entendre un discours différent dans le cadre de régimes autoritaires ou d'une doxa incontournable engendrent des frustrations ou un sentiment de dépossession. Des stratégies de contournement ou d'autres modes d'expression permettent pourtant d'énoncer et de dénoncer le passé : romans <sup>23</sup>, chansons, films <sup>24</sup>, performances <sup>25</sup>... Ainsi le roman d'Abdoulaye Mamani *Sarraounia*, publié en France en 1980 par L'Harmattan, porte la mémoire du mouvement politique Sawaba réprimé au Niger par les autorités coloniales et permet de faire surgir, sous la figure héroïsée d'une reine résistante, l'histoire des « vaincus de l'indépendance », pour paraphraser Nathan Wachtel (1971) <sup>26</sup>. Porteuse d'un projet social égalitaire, l'héroïne Sarraounia s'institue en contestataire des pratiques politiques contemporaines. Par ailleurs, présentée comme bouleversant les codes de genre de son temps,

18. Voir, entre autres, De Jong, 2022.

19. Fargettas, 2012 ; Mabon, 2002 ; Mourre, 2017.

20. Intervention orale de Maxence Habran lors de la journée d'étude de 2019 sur « Les commémorations de l'insurrection malgache de 1947 : point nodal d'une histoire et de mémoires toujours en construction ».

21. Deltombe, Domergue et Tatsitsa, 2011. Voir le travail en cours de la commission franco-camerounaise pluridisciplinaire sur « l'engagement de la France au Cameroun dans la lutte contre les mouvements indépendantistes et d'opposition pour la période allant de 1945 à 1971 », initiée par la France en 2023.

22. Charton et Fouéré (éd.), 2013. Intervention orale de Zacharia Bandaogo lors de la journée d'étude de 2019 sur « Le mythe du "père de la nation" dans le miroir de l'"Houphouëtisme" (1960 à nos jours) ». Les publications sur les rejeux de la mémoire sont nombreuses : numéro spécial « Memory and the Formation of Political Identities in West Africa », *Africa Today*, 2006, 52(4). Numéro spécial « Jeux de mémoires », *Cahiers d'études africaines*, n° 197, 2010. Numéro spécial « Renouveau monumental », *Cahiers d'études africaines*, no 227, 2017.

23. Ils sont très nombreux à présenter leur vision du visage du passé et à contribuer, de fait, à une forme de sa connaissance. Ainsi l'histoire du Tchad s'appréhende oniriquement et allégoriquement dans Ndjékéry, *Il n'y a pas d'arc-en-ciel au Paradis*, Vevey, Hélice Hélas éditeur, 2022.

24. On pense en particulier au cinéaste sénégalais Ousmane Sembene.

25. Les productions artistiques de l'Afrique centrale sont particulièrement prolixes et tournées vers l'histoire : Malaquais (dir.), 2019.

26. Bertho, 2011, 2019 ; Mahamane, 2012 ; van Walraven, 2017. Voir aussi *Sarraounia*, film de Med Hondo, 1986, inspiré par le roman. Voir la synthèse récente de Bertho, 2023.

elle oblige à les repenser comme des construits. Toutefois cette figure, au potentiel subversif, est rapidement figée, rendant inaudible, voire inacceptable, tout discours critique la concernant.

Cette épopée magnifiée remet également la violence de la conquête coloniale, concrétisée par la colonne Voulet-Chanoine lancée à la conquête du Tchad en 1899, au centre de ce qui est euphémisé sous le terme de « pacification » et de « rencontre ». Cette perspective éclaire également une figure centrale, celle des intermédiaires, des « nègres des blancs » ou « blanc-noir », selon la terminologie ironique de l'érudit malien Amadou Hampaté Bâ<sup>27</sup>, dont les avatars se déclinent du xvi<sup>e</sup> siècle à nos jours. Par leur révolte contre les conquérants, les soldats africains, dits tirailleurs, véhiculent cette ambiguïté. Il en va de même pour les « hussards noirs » des colonies françaises et leurs correspondantes au féminin, dont la formation scolaire à l'occidentale entacherait les productions intellectuelles, les postures sociales et les prises de position, créant un véritable nœud, perçu confusément et objet d'une relecture contemporaine qui fait de ces enseignants et enseignantes coloniaux les précurseurs et précurseuses d'un élitisme occidental-centré ou d'un néocolonialisme assumé, qui caractériserait les premières générations de dirigeants ou intellectuels<sup>28</sup>.

Le passé, plus ou moins ancien, fait ainsi constamment écho au présent en Afrique comme ailleurs. Comment intégrer l'histoire de ceux qui furent mis à l'écart tant dans les rouages du pouvoir que dans le récit national ? De la même manière, comment relire les rapports de pouvoir, les positionnements des diverses actrices et acteurs sociaux au fil des décennies et leur instrumentalisation coloniale et postcoloniale<sup>29</sup> ?

Des démarches étatiques ou institutionnelles à portée universelle sont également porteuses de nouvelles conceptions du passé, cautionnées, activement ou passivement par les chercheurs, liés à des acteurs ou à des objectifs politiques. Ainsi la valorisation de la culture mande comme héritage commun d'une nation tout entière au Mali<sup>30</sup> est légitimée par

27. Bâ, 1994, p. 186-187.

28. Barthélémy et Jezequel, 2007 ; Barthélémy, 2010, 2022. Smith et Labrune, 2018. Voir aussi la réévaluation contemporaine de la figure littéraire et politique de L. S. Senghor : *Senghor et les arts. Réinventer l'universel*, catalogue, exposition musée du quai Branly, 2023. Sur cette posture, à l'aune du contemporain, voir, entre autres, Elgas, 2023.

29. Intervention orale lors de la journée d'études de 2019 de Camille Lefebvre, « Écrire sur un tabou. Récits historiques, secrets et politique à Zinder XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle ». Voir Lefebvre, 2021. Pour le royaume mossi, voir Beucher, 2017.

30. Cf. Boilley, *infra*. La charte est magnifiée certes au Mali, mais aussi en Guinée et au Sénégal.

l'inscription de *La Charte du Manden*, proclamée à *Kouroukan Fougá*, sur la liste du patrimoine culturel de l'UNESCO en 2009<sup>31</sup>. Cette reconnaissance s'inscrit également dans la perspective renouvelée de la « résolution des conflits », prônée par des instances internationales. L'empire du Mali ancien, couvrant un vaste territoire en Afrique occidentale, fait d'ailleurs ici l'objet de plusieurs contributions adoptant, chacune, un angle particulier éclairant, par leur diversité, la place de cet empire dans la vision du passé et dans les rejets et rejeux du contemporain. Au-delà, bien évidemment, de la cohérence interne à chaque auteur et autrice et du respect de la graphie des citations, il n'a pas paru souhaitable que les transcriptions soient harmonisées entre les contributions tant qu'elles restaient aisément intelligibles. En témoigne par exemple la déclinaison des appellations de la clairière associée à la rédaction de la charte fondatrice de l'empire du Mali (*Kurukan Fuga*, *Kouroukan Fougá* ou encore *Kurukanfuga*) ou de la nomination du héros de ce même empire (*Sunjata*, *Soundiata*).

D'autres démarches similaires se donnent pour objet de réévaluer les héritages et les inventions contemporaines. En témoigne l'effervescence autour du statut, aboli, mais hérité socialement, de « captif ». Les mouvements œuvrant à rendre visibles les descendants d'esclaves font rejouer le passé, que ce soit *L'Initiative pour la résurgence du mouvement abolitionniste* en Mauritanie, *Endam Bilaali* au Fouta Toro sénégalais ou encore *Timidria* au Niger. Leurs effets sur les sociétés concernées sont toutefois très variables et non exempts de manipulations étrangères<sup>32</sup>.

Au fil des années les générations témoins s'effacent et d'autres rapports aux événements relatés s'instaurent, parallèlement à certains discours hégémoniques mis en place par les États souverains depuis un demi-siècle. Qui porte une forme de légitimité de l'analyse historique ? Qui sont aujourd'hui les acteurs des écritures du passé ? Quels sont les outils à la disposition pour faire circuler des visions, souvent antagonistes, parfois alternatives, du passé ? Comment faire bouger les lignes, obliger à affronter un passé qu'on voudrait enfouir ou maquiller ? Les productions artistiques, les modes d'expression sensibles, parfois éphémères, jouent un rôle important désormais pour faire resurgir des éléments obliérés ou détournés. Comment combiner des discours contradictoires, les faire vivre ensemble pour créer une trame polymorphe et laisser aux divers segments de la société leur place ? Voilà autant de questions que cet ouvrage soulève

31. Sur l'histoire de l'empire du Mali et ses relectures contemporaines, voir notamment Collet, 2022 ; Fauvelle, 2022 ; Moraes Farias, 2003. Sur la charte, voir notamment chap. 16 et 17, dans Diagne et Amselle, 2018 ; Diawara, 2018 ; Bertho et Diawara, *infra*.

32. Botte, 1994, 2000 ; Ciarcia, 2016 ; Rodet et Challier, 2014 ; Rodet, 2010 ; Thioub, 2012.

sous divers angles. Ce sont ces nœuds d'histoire que les contributions interrogent, tentent d'éclairer ou décryptent, chacune avec son acception spécifique et sa sensibilité, que ce soit le nœud lui-même comme objet de réflexion ou le constat de l'érection d'un événement ou d'une figure du passé en nœud.

Comme souvent, les questions posées s'avèrent plus importantes que les réponses apportées : autrement dit, mettre en évidence les raisons pour lesquelles quelque chose fait nœud, pointer du doigt le pourquoi cela dérange, mais pousse aussi à penser, est une étape importante de la réflexion.

L'ouvrage est scandé en trois parties dont certaines problématiques se chevauchent et s'enchaînent tant les fils sont entremêlés. Ces fils, qui courent et se font écho, enrichissent les réflexions. La première partie appréhende les nœuds au moment de leur cristallisation, de leur naissance en quelque sorte : « Où les nœuds prennent forme : modulations d'hier à aujourd'hui. » Elle envisage les conceptions mouvantes du rapport au passé telles qu'elles sont définies à un moment donné par des autorités publiques ou des diseurs d'histoire, conceptions changeantes au fil des années. La deuxième partie, « À la recherche d'un introuvable récit inclusif », décale le questionnement en pointant les difficultés fréquemment rencontrées à construire et assumer un récit global portant sur un vaste espace. Toute tentative pour transcrire la narration générale d'une région, d'un pays, d'un peuple, voire d'un continent, bute en effet sur des événements, des contradictions qui créent divergence, mais aussi richesse des récits<sup>33</sup>. Cette approche joue sur les échelles de l'écriture d'une narration historique, inclusive ou non, consensuelle ou source de tensions. L'accès aux documents, écrits comme oraux, fait intrinsèquement partie de ce questionnement. Leur soustraction, volontaire ou implicite, ou leur occultation complexifient le travail historique. À partir d'une région ou d'une figure précise, peut-on proposer un vaste récit, ou est-on condamné à s'adresser toujours aux mêmes, en fonction d'une stratégie partagée qui promeut une vision commune ? Dans ce processus, certaines figures semblent s'imposer. Il s'agit alors de voir comment leur valorisation pèse, comme une ombre empêchant d'autres figures de surgir, sur l'appréhension de l'histoire nationale ou locale. Une de ces figures, Soundjata, fait la transition avec la dernière partie, « Énoncer l'histoire : dénouer ou laisser noué ». Elle examine le processus contemporain de construction des récits,

---

33. Georges Bischoff, par exemple, pose cette question à l'échelle de l'Alsace, région ballottée entre France et Allemagne : Bischoff, 2015.

au fil des années, et mêlant, inévitablement, histoire et mémoire. Doit-on défaire, faire monter à la surface les « pièces d'origine », ces éléments puisant dans le passé, manipulés dans les récits et par les mémoires spécifiques et générant des lectures contradictoires, mais bénéfiques ? Ce qui se présente sous des allures de « nœuds d'histoire », produits et révélateurs d'un moment historique donné, peut en effet au final assumer la fonction de moteur de changement, car ils sont porteurs des rapports politiques et sociaux du passé, hiérarchisés et inégalitaires, qui font constamment écho dans le présent. Les affronter permet paradoxalement de les assumer. Ambiguïté fondamentale des « nœuds d'histoire ».

#### OÙ LES NŒUDS PRENNENT FORME : MODULATIONS D'HIER À AUJOURD'HUI

Peut-être plus encore qu'ailleurs, l'histoire de l'Afrique est affaire de puzzle, de juxtaposition et de confrontation d'éléments disparates, oraux comme écrits, iconographiques comme archéologiques, en creux et en plein selon les périodes et les lieux. C'est aussi le statut de l'histoire qui est questionné au fil des régimes. La fabrique de l'histoire, par qui que ce soit, ne se fait pas hors sol, hors contexte social et politique, mais découle bien d'un entrelacs de contextes, de hasards et de déterminations. Les porteurs d'histoire, maîtres de la parole ou scribes au service d'un pouvoir, se transforment tout comme leur message, ce qui ne manque pas d'intriguer les chercheurs et chercheuses qui en font leur miel.

Ainsi, dans « Le rapport à l'histoire à Madagascar, entre passion et interdit. XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles », Françoise RAISON-JOURDE débusque le fondement même de la question de la relation au passé, de son écriture et de sa possible rupture imposée sur la Grande Île. On a souvent lié la faiblesse de connaissances et de conscience historique dans le royaume des hautes terres centrales à la suppression de l'enseignement de l'histoire par le régime colonial au lendemain du « complot » d'une société secrète en 1916. En fait, ce déficit remonte bien plus loin, y compris dans la société de la capitale Antananarivo qui bénéficia d'une scolarisation précoce. L'autrice démontre comment, dans le royaume merina, un événement fondateur entraîne l'imposition d'une véritable chape de plomb et bloque le rapport au passé. L'assassinat du roi Radama II en 1863, après deux ans d'un règne porteur d'un projet de subversion politique, sociale et religieuse, rompt la ligne du temps historique. Les officiers et les élites dirigeantes qui lui succèdent édictent l'interdiction de prononcer son nom ou de mentionner son passage sur le trône et les circonstances de

sa mort. Cette décision met un arrêt au vif intérêt marqué par les élites intellectuelles et les populations pour la connaissance des événements du royaume alors que la Grande Île vit une ouverture internationale sans précédent, se traduisant par une intense circulation des informations et des marchandises. Le royaume est scruté par l'Occident, ses diplomates ou ses missionnaires, qui pensent pouvoir influencer son évolution politique comme le montre l'introduction de la notion de « constitution », comme base de l'organisation du royaume. Au même moment l'irruption de la photographie, et notamment des portraits, au *xix<sup>e</sup>* siècle, interroge localement et renforce le sentiment d'être vu, représenté et jaugé de loin tandis que des modalités plus populaires d'expression politique resurgissent, à l'instar du phénomène de possession collective observé en 1862. Les interdits postérieurs à 1863 ouvrent une longue période de confiscation et d'occultation de l'examen et de l'écriture de l'histoire, période qui est, paradoxalement, mais aussi temporairement, close par la conquête coloniale. Celle-ci réintroduit l'histoire dans les cursus académiques et promeut des publications. L'empêchement d'accéder à son histoire durant la seconde moitié du *xix<sup>e</sup>* siècle a durablement marqué la société, tandis que le « règne annulé » sert de support à des rêves, comme une page blanche qui resterait à remplir. Renouer avec l'histoire de Madagascar sur la longue durée est l'enjeu des générations contemporaines, que pourrait entraîner la prise de conscience de cette rupture imposée il y a plus d'un siècle et demi. Se trouve interrogée aussi la question du rapport à l'Occident et du poids de ses demandes, voire de ses injonctions : leur prise en compte n'est bien souvent qu'apparence, tant il s'agit, pour les élites malgaches, de donner le change tout en préservant les façons d'agir locales. Cette attitude, source de maints malentendus, n'est pas sans faire écho avec le présent.

Analysée dans une société donnée, celle du royaume merina, la question du rapport à l'histoire est interrogée sous d'autres cieus par Mamadou DIAWARA qui, dans son étude de « la parole des griots projetée du *xiii<sup>e</sup>* siècle à nos jours », interroge les allers-retours et les avatars des discours oraux selon les contextes et les moments. L'oralité n'a jamais été statique. Les déclamations des épopées changent subrepticement et les nœuds se déplacent au fil du temps, le long d'une corde qui s'allonge. Les points de tension ne sont pas les mêmes selon les décennies, voire les siècles. Qui les génère par son discours ? Qui, parmi les producteurs d'histoire et donc les faiseurs de nœuds, peut les décrypter, voire les dénouer, et concilier les positions ? Sont interrogées les traces contemporaines des paroles d'antan afin d'essayer de cerner les mécanismes qui gèrent leurs modifications, tout en scrutant les processus concrets. Qui, en effet, fait autorité à un moment donné pour les débloquer, entre les universitaires,

les savants, les traditionalistes, poursuivant chacun leur propre stratégie et soutenus ou non par d'autres acteurs de la société ou des décideurs politiques ? L'exemple, évoqué ici, de la charte de Kouroukan Fouga, en est une manifestation. Alors que la parole, proclamée ou transcrite, sert d'éta- lon tout en affirmant sa fluidité, que dire du silence manié comme une arme par les traditionalistes, qui dévoilent leur savoir crypté au moment qui leur semble opportun <sup>34</sup> ? Que dire aussi de la versatilité et fugacité de la collecte documentaire ? Autant l'attitude de la royauté malgache au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle que la multiplicité des versions des épopées, théma- tique reprise sous un autre angle par Elara Bertho (*infra*), interrogent la question des sources, question transversale de cet ouvrage, mais abordée spécifiquement en préambule à la deuxième partie.

#### À LA RECHERCHE D'UN INTROUVABLE RÉCIT INCLUSIF

Passer du particulier, du spécifique au général ou au global suppose de pouvoir mobiliser des sources variées et contradictoires, puis de confronter des perspectives éventuellement opposées entre elles. Or, comme l'analyse Safiatou DIALLO, dès ce stade se forment des nœuds. Dans « Quand les murs ont des oreilles », elle se penche sur la capacité à formuler une histoire de la Guinée et en Guinée quand les silences se font pesants et que les témoins se rétractent, se dérobent ou s'effacent dès qu'on aborde les années postérieures à la colonisation ou qu'on interroge certains fonctionnements sociaux antérieurs et leurs prolongements contemporains, comme la question de l'esclavage et des hiérarchies de pouvoir. Comment procéder alors, comment casser ce nœud primordial pour œuvrer en tant qu'historien et historienne ? Comment démêler ce qui relève strictement d'une approche et d'une méthodologie historiques du contexte politique contemporain ou de réactions émotionnelles ? Alors que Sékou Touré, premier président autocrate de 1958 à sa mort en 1984, monopolisait le discours, autant à l'écrit qu'à l'oral <sup>35</sup>, comment docu- menter la longue période de son règne sans partage et en rendre compte en sortant de postures dichotomiques et donc de l'obligation de prendre position pour ou contre, peu compatible avec les objectifs et les méthodes

34. Diawara, 2003. Cette réflexion est prolongée dans Mamadou Diawara, *Guardians of silence: Giving the Floor to the Word to Tell the World* (Keynote to the conference Making Sense: Language, Text and Interpretation in African Studies), mai 2021 (History Department [UCL], Department of African Studies and Anthropology [DASA] of the University of Birmingham [UK] and the Langarchiv Project) [à paraître].

35. Monémbo, 2018, p. 64. « Sékou Touré avait même interdit la fonction d'écrire. Il était devenu le seul écrivain autorisé en Guinée. [...] Il y avait une interdiction tacite. Il a monopolisé la parole. »

des universitaires ? Il convient de réfléchir à la façon de rétablir un récit historique dans un contexte où la peur et la délation ont été léguées en héritage. Par ailleurs, alors qu'effacer les traces matérielles du régime est aisé et s'est concrétisé effectivement en maints endroits symboliques (destruction des traces matérielles du camp Boiro à Conakry, démolition du pont du 8 novembre dit « pont des pendus » en référence aux exécutions du 25 janvier 1971...), il semble délicat, voire incongru et impossible, d'empêcher que les mémoires familiales, individuelles ou collectives se transmettent et que des versions parallèles, concurrentes, du passé circulent. Cette question n'est bien sûr pas propre à la Guinée, mais elle se pose de manière cruciale quand la parole collective ou la liberté d'expression sont verrouillées, que ce soit au temps colonial ou à celui de la première République alors que s'éloigne désormais la mémoire vive et que des mécanismes d'autocensure sont à l'œuvre. Protéger les siens, génération après génération, est une motivation souvent mise en avant<sup>36</sup>. Les pratiques historiques dans un régime totalitaire et la marge de manœuvre des acteurs et actrices porteurs d'histoire ont été largement étudiées dans d'autres contextes. Marginalement seulement en Guinée.

Le chapitre suivant présente une autre déclinaison de ceci, car l'histoire peut être niée ou occultée d'autres façons. Comment inclure la multitude, dans sa diversité, dans un processus d'écriture historique dont le degré et surtout la volonté d'inclusivité varient ? Quel est l'impact des choix opérés sur les modalités du récit et son acceptabilité par les citoyens et citoyennes ? Comment parler au nom de tous, si tant est que la volonté s'en dessine ? Comment partager sereinement un récit, voire des mythes ? C'est à l'échelle du Mali en tant qu'État contemporain que se situe Pierre BOILLEY. Il considère que le poids mémoriel de l'ancien empire du Mali constitue un vrai « nœud coulant de l'histoire malienne », empêchant de penser en termes de nation pluriethnique renvoyant aux nombreuses formations sociopolitiques du passé et aux diverses cultures du présent. De quel passé parle-t-on de fait ? Quelle histoire veut-on transmettre ? Celle des « grands hommes » ou des « grands empires » ou celle d'organisations plus modestes et de l'entièreté de la société, incluant les vassaux, les subordonnés aux côtés des élites ou des gens du peuple ? L'Empire mandingue, dont la mémoire est perpétuée et célébrée par ses thuriféraires, les griots, et leurs épopées, symbolise une certaine splendeur du passé qui dépasse largement l'État du Mali. La focalisation par les élites politiques contemporaines sur ce pan de l'histoire et l'hypervalorisation de cet État, disparu au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, concentre la fierté nationale et occulte d'autres héritages culturels et politiques rendant difficile la reconnaissance de tous dans un seul récit, un récit à plusieurs voix, polymorphes.

---

36. Barry, 2022, en est un témoignage récent.

Comment dissocier la reconnaissance de cette histoire ancienne de la réticence de certains peuples face à l'intégration à l'État indépendant, réticence allant jusqu'à la rébellion, voire à des formes contemporaines de djihadisme ? Cette problématique n'est bien sûr pas spécifique du Mali : chaque situation nationale implique la prise en compte de trajectoires régionales particulières, qui cherchent leur voie dans les États souverains. La tendance peut être à valoriser un événement considéré comme central, dans une perspective jacobine, reproduite au nom de la cohésion nationale. La réflexion historique est inséparable de celle portant sur l'identité des agents décideurs, des dirigeants et des régimes en place, mais aussi des publicistes, voire publicitaires, car il en va de l'image à destination des citoyens du pays, mais aussi, bien souvent, à l'international, notamment en direction des instances de l'Unesco.

La dimension internationale est fortement présente quand on aborde la figure de Thomas Sankara, dont un discours anti-impérialiste, afro-centriste ou révolutionnaire s'est emparé<sup>37</sup>. Son aura dépasse largement le Burkina Faso qui l'a vu naître et régner en maître de 1984 à 1987. Son ombre pèse sur et éclaire l'histoire de son pays, à l'échelle duquel Benoît BEUCHER l'étudie. Si l'assassinat de Thomas Sankara en octobre 1987 fut suivi par une période d'expression contrainte, les prises de position n'ont pas manqué, notamment hors du Burkina Faso, et les langues se sont déliées depuis la chute de Blaise Compaoré, son pourfendeur et récupérateur, en 2014. Toutefois, comme le montre Beucher, la figure du combattant, de l'homme politique et du héros panafricain, continue de susciter des approches polémiques, autant engouement que rejet, exploitation politique que commerciale. Les circonstances de sa mort, avec 12 compagnons de lutte, entourent Sankara d'une aura particulière, l'érigeant en martyr, voire en figure christique, renforçant son prestige pour les uns,

---

37. Le propos n'est pas ici d'étudier des héros en tant que tels, objets de multiples études sous l'angle de leur construction et des avatars de leur mémoire. Voir, entre autres : « Héros nationaux et pères de la nation en Afrique », dossier, Hélène Charton et Marie-Aude Fouéré (dir.), *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2013/2, n° 118. « Du héros à la communauté. Le cheminement des identités en Afrique (xix<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècle) », Bertho Elara, Martineau Jean-Luc et Piton Florent (dir.), *Cahiers Afriques*, vol. 30, CESSMA, Toulouse, PUM, 2019. Sur les héros coloniaux forgés par les métropole et pesant dans les représentations et les pratiques en Afrique voir notamment : Sèbe, 2013 ; Sèbe *et al.*, 2018. Sur la figure particulière de Savorgnan de Brazza, voir : Bernault Florence, « Quelque chose de pourri dans le post-empire. Le fétiche, le corps et la marchandise dans le mémorial de Brazza au Congo », *Cahiers d'études africaines*, n°s 198-199-200, 2010, p. 771-798 ; Sèbe Berny, « From Post-Colonialism to Cosmopolitan Nation-Building? British and French Imperial Heroes in Twenty-First-Century Africa », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, n° 42-5, 2014, p. 936-968 ; Tonda Joseph, « Le mausolée Brazza, corps mystique de l'État congolais ou corps du "négatif" », *Cahiers d'études africaines*, n°s 198-199-200, 2010, p. 799-821.

restreignant la capacité critique pour d'autres. Le prestige acquis dans le sacrifice effacerait les aspérités de son bref, mais actif, passage au pouvoir. Quoi qu'il en soit des lectures qui en sont faites, Sankara est désormais considéré comme un des pères de la communauté nationale du Burkina Faso, dont il a consacré le nouveau nom et assis la renommée par-delà ses frontières. Il parle à toute l'Afrique, et bien au-delà. Il rejoint dans la mort d'autres héros, tels Lumumba, tué en 1961, ou Che Guevara, assassiné en 1967, donc des décennies auparavant, mais bien présents dans les sagas et esprits anti-impérialistes<sup>38</sup>. Dans les deux cas africains, la récupération du héros par les militaires (Mobutu au Congo-Zaïre, Compaoré au Burkina Faso), qui ont provoqué, directement ou non, leur mort ne permet pas pour autant de défaire le nœud d'histoire. Personne n'est dupe. Leur existence même pèse (comme une ombre) sur l'appréhension de l'histoire nationale. C'est donc un travail de fond qui doit être accompli, autorisant toutes les paroles, même si toute nation a besoin de héros, de modèle<sup>39</sup>. La dimension panafricaine et, désormais, altermondialiste fait toutefois que les héros échappent à leur région natale et qu'ils servent de supports à un imaginaire transnational. Le nœud change alors de scène et c'est à l'échelle du monde que se développe un récit inclusif, à défaut d'être consensuel.

#### ÉNONCER L'HISTOIRE : DÉNOUER OU LAISSER NOUÉ

En passant de Sankara à Soundjata, autre figure de héros, distante de plusieurs siècles mais constamment réactivée, on dépasse également la dimension nationale du lieu d'extraction, mais en restant dans une aire régionale, ce qui ne garantit pas plus la vision consensuelle. Bien sûr ces deux figures ne sont pas identiques, mais elles contribuent à oblitérer ou brouiller, chacune à sa manière, bien des pans du passé ou des débats du présent. Tout en rassemblant par leur capacité à produire de la fierté, fierté de la grandeur et magnificence de l'empire du Mali (Boilley *infra*), et de ses maîtres de la parole (Diawara, *infra*), fierté de l'opposant à l'impérialisme et au néocolonialisme français (Beucher, *infra*) – le nœud qui unit –, ils sont également les supports de projections et de discours divergents – le nœud qui peut bloquer, conjoncturellement au moins.

La figure de Soundjata, valorisée dans et depuis *L'Épopée mandingue* publiée en 1960, ne cesse d'être revisitée, objet de louanges ou de critiques. C'est ce qu'explore Elara BERTHO avec celui qui en fut le premier

38. Voir par exemple Ramondy, 2020, sur quatre personnalités politiques : Barthélémy Boganda (République centrafricaine), Patrice Lumumba (Congo), Félix Moumié et Ruben Um Nyobè (Cameroun).

39. Voir notamment Anderson, 2002 ; Thiesse, 1999.

promoteur, le Guinéen Djibril Tamsir Niane (1932-2021). Soixante ans après la publication, quel regard porter sur ce récit au gré des réécritures, mêlant approche historique et fictionnelle alors que l'oralité a fait depuis l'objet de maintes analyses oscillant entre valorisation extrême et doute <sup>40</sup> ? Les incohérences ou oppositions entre les versions sont-elles des nœuds, des points de friction et de tension, ou constituent-elles au contraire des acquis pour une meilleure compréhension des rapports, passés et présents, se jouant dans la société productrice de la parole des *djeli* ? Sont-elles des choix de l'auteur qui fait ainsi œuvre de conciliation sociale et de citoyen conscient des enjeux du récit ? La contribution propose un examen scrupuleux, avec le recul du temps, des modalités d'écriture de Djibril Tamsir Niane, des sources d'information disponible à l'époque et des influences, voire de ses partis-pris, dans le processus de transcription. La valorisation contemporaine d'une version, élaborée il y a plus d'un demi-siècle, parmi bien d'autres recueillies depuis, ouvre la porte à bien des questionnements. De même, la focalisation sur un seul personnage contestable en tant que tel, comme tout individu, mais érigé en « intouchable » (Beucher, *infra*) peut faire nœud s'il empêche d'aborder globalement les périodes qu'il a traversées au gré des mémoires et de dépasser les récits suscités directement ou non, par lui.

Le cas de Zéna M'Déré, dirigeante du mouvement des Chatouilleuses et symbole fort de la lutte départementaliste, illustre également cette problématique à Mayotte, dans un contexte plus récent et fort différent scruté par Mamaye IDRISSE. Le choix de l'île de sceller sa sécession du reste de l'archipel des Comores lors du référendum de 2009 pour devenir département français fait l'objet d'une écriture mémorielle à travers des festivités, des plaques commémoratives, mais aussi des tissus arborant des slogans et portés par les femmes. Le rôle des Chatouilleuses, un des mouvements acteurs de ce processus politique, est magnifié à travers quelques figures de femmes militantes. Paradoxalement toutefois, ce sont les hommes qui sont aux commandes actuellement et qui s'approprient cette mémoire en l'officialisant par diverses commémorations ou hommages rendus en particulier lors des cérémonies à connotation religieuse. Au-delà de cette perspective de genre, Idriss revient sur le processus de sélection historique. Elle montre comment la focalisation sur la mise en valeur des Chatouilleuses éclipse d'autres mémoires, notamment celle des descendants d'esclaves, taisant ainsi des rapports de domination interne à Mayotte en surévaluant la dimension dominatrice d'Anjouan et de la Grande Comore. Il s'agit donc bien d'un nœud d'histoire. Ceci s'opère sur toile de fond de hiérarchisation des populations sur des critères

---

40. Voir par ex. « Dossier: Soundjata at Sixty », *Mande Studies*, 2021. Cette figure a suscité maintes analyses.

d'origine (« race »), de chromatisme (valorisation du teint clair, comme dans les Mascareignes) et de statut (captif, engagé, libre). Cette réécriture de l'histoire ferait pour Mayotte de 1975, date de la déclaration unilatérale de l'indépendance des Comores, un tournant émancipateur, gommant les continuités historiques autant vis-à-vis de l'Union des Comores que, par le changement de statut, vis-à-vis de la France. On peut en prendre pour preuve le style des commémorations opposant des modalités féminines et locales, marginalisées, à des modes de célébration à la française, valorisés. Les actes des unes n'ont pas le même poids que les discours des autres.

Finalement, la contribution de Florent PITON fait le lien avec les chapitres précédents, dans le sens où l'historiographie du génocide des Tutsi dépasse le Rwanda, tant divers sont les acteurs locaux et internationaux impliqués dans ce drame et tant la définition juridique ne peut qu'être universelle pour juger de ce crime. S'interroger sur l'origine d'un phénomène implique de questionner sa nature et de cerner sa définition, en rupture ou en continuité dans d'autres événements de l'histoire nationale. Dans « Quand commence le génocide des Tutsi au Rwanda ? », Piton prend cette question à bras le corps. La recherche des origines et son improbable datation peuvent mener à nier la spécificité du massacre, à le diluer dans un passé indifférencié. Le génocide peut aussi constituer une sorte d'année zéro, de point d'ancrage qui détermine tout positionnement, pas seulement chronologique. La contribution montre comment la question des débuts est moins une question historiographique – tant le génocide est conçu comme un processus – que judiciaire et mémorielle. Sur ces plans, la notion de commencement s'envisage différemment. Elle peut impliquer d'élargir la période concernée par les enquêtes ou donner lieu à des détournements. Il n'en reste pas moins que se joue ici un nœud de l'histoire nationale rwandaise.

Ainsi que le montre la diversité des contributions, qui ne prétendent pas à l'exhaustivité, mais souhaitent ouvrir des pistes nouvelles, les nœuds d'histoire se prêtent à des regards multiples. Bien sûr, maintes passerelles existent entre les trois parties : les approches se recoupent forcément sur de nombreux points, car les nœuds traversent l'écriture de l'histoire et marquent les mémoires. En témoigne par exemple l'empire du Mali ancien, qui joue un rôle majeur dans l'histoire de l'Afrique soudanaise, abordé ici sous divers angles avec ses figures héroïques (Bertho), sa place dans l'histoire nationale – et donc locale – (Boilley) et le statut mouvant de fragments tirés des épopées originelles (Diawara). La notion de « figure-monument », de « grand homme », mais aussi de femme leader (Idriss) traverse aussi cet ouvrage sans que l'objectif ne soit ici de multiplier les

études déjà nombreuses sur Sankara (Beucher) ou Soundjata (Bertho) ou de se focaliser sur des cas individuels. Les nœuds lient ainsi des histoires transnationales aux usages ou objectifs opposés, que cela soit entre pays ou entre institutions et producteurs de savoirs dont les stratégies s'éloignent ou s'opposent. On peut citer comme exemple l'identité et la localisation de « LA » capitale, notion contestable en soi, de l'Empire soudanais qui forme nœud entre la Guinée et le Mali, chaque pays cherchant à s'approprier son héritage glorieux ou à en capter les retombées internationales <sup>41</sup>. De même, le balafon lié à l'empire, le *Sosso Bala*, qui circulait dans le passé entre les deux pays, est désormais conservé en Guinée, à Niagassola, dans la famille des descendants de Balla Fasséké Kouyaté, considéré comme le griot personnel de Soundjata. Inclus par l'Unesco dans l'ensemble de « l'espace culturel du Sosso Bala », il est inscrit depuis 2008 sur la liste représentative du patrimoine culturel immatériel de l'humanité au titre de la Guinée exclusivement <sup>42</sup>. La représentation de l'empire du Mali s'invite ainsi dans les relations géopolitiques entre les deux pays voisins, anciennement territoire de l'empire. À l'inverse, l'étude du génocide des Tutsi au Rwanda (Piton) insiste sur les collaborations internationales qui contribuent à défaire ce qu'il y pouvait y avoir de nœud autour du récit traumatique. Les contributions sont également traversées par la question, plus sous-jacente qu'explicitée, des caractéristiques des sources mobilisées (Diallo) que le silence imposé autour de Radama II questionne directement (Raison-Jourde).

Par le biais d'études de cas dispersées à travers le continent, mais aussi fort contrastées dans leur teneur, ces contributions appréhendent les nœuds sur lesquels citoyens et citoyennes ou historiens et historiennes achoppent et qui poussent à s'interroger pour voir ce qui grouille sous les fils emmêlés, démarche éminemment féconde. Dire l'histoire au fil des années, s'efforcer de faire sens de concrétions historiques, contourner les silences, les trous de mémoire ou les interdits, interroger les concurrences mémorielles, voilà autant de chemins qui sous-tendent les réflexions proposées par les auteurs et les autrices de cet ouvrage. Que la construction d'histoires nationales fasse souvent nœuds ne peut étonner tant la genèse des États est récente et les histoires anciennes complexes et encore insuffisamment fouillées dans maints endroits. Le facteur du temps, à l'œuvre dans toute formulation de récit national, prend de ce fait une dimension particulière dans le cadre du continent africain. Leur formulation collective implique qu'une sédimentation s'opère, laissant reposer au fond des mémoires des éléments conflictuels ou émotionnels,

---

41. Collet, 2013, 2022.

42. [ich.unesco.org/fr/RL/lespace-culturel-du-sosso-bala-00009](http://ich.unesco.org/fr/RL/lespace-culturel-du-sosso-bala-00009) (consulté le 23/09/2022). Cf. Diawara, *infra*.

mais aussi que chaque génération apporte, ou enlève, son grain de sable à l'édifice. Pour démêler les nœuds, les dépasser, les tenir à distance ou juste les accepter et les intégrer dans un récit global <sup>43</sup>, il faut toutefois que les versions nationalistes, partisans, voire hagiographiques, et les célébrations officielles prônées par les gardiens du temple d'un certain passé puissent être contrées ou au moins doublées par d'autres voix. L'identité des porteurs et diseurs d'histoire doit être multiple pour éviter que les mémoires spécifiques ne s'en mêlent/s'emmêlent, que ne se renforcent des nœuds, faute de quoi circulent les rumeurs et dominent les énonciations en creux, les non-dits.

Cependant, la profondeur historique et la nécessité de paroles multiples ne sont pas tout. Plus généralement, déconstruire ne signifie pas défaire les nœuds pour revenir à une corde lisse, à un passé sans accroc et linéaire, mais les débusquer, s'interroger sur leur nature, sur ce qui fait blocage ou concentre des points de tension. Les nœuds ont ainsi comme vocation possible non pas d'être dénoués, mais, par leur compréhension, de contribuer à leur dépassement ou contournement. Leur existence même, inhérente à toute expérience humaine pétrie de rapports sociaux conflictuels, hiérarchisés et antagoniques, peut agir comme moteur pour peu que l'on accepte de leur faire face. Au-delà de la métaphore féconde du nouer et dénouer, la notion de nœuds de l'histoire pousse à envisager les tensions qui se cristallisent dans un « fait historique » (événement, personnalité, objet...) et dans le regard qui lui est porté au fil des années, ce qui met en jeu fondamentalement le rapport au passé : « C'est au bout de la vieille corde qu'on noue la nouvelle », selon un proverbe, ou encore, selon l'anthropologue Michel Naepels, « le passé nous arrive par le futur » <sup>44</sup>.

---

43. L'unicité semble plutôt rare, même si Primo Levi voyait dans le nazisme le nœud unique : « Depuis lors, la national-socialisme [...] a valeur de référence, représente le nœud à éviter », préface de Primo Levi (datée du 27 octobre 1981), Benvenuti, 2016 [1<sup>re</sup> éd. 1983, Italie].

44. Naepels, 2019.